

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



MEMOIRES D'IL Y A 60 ANS – Raymond CORDIER

Dédiées à mon cher petit fils Guillaume pour se souvenir plus tard de son PAPOU

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

QUELQUES MOTS POUR SITUER LA FAMILLE

Gaston CORDIER, né à Mousson (Meurthe-et-Moselle), effectue deux ans de service militaire de 1906 à 1908. Il était né en 1886. Il fut affecté dans l'Artillerie Coloniale. Revenu chez lui, il tombe amoureux mais la belle est déjà prise et le refuse! Dépit, il s'engage et part au Tonkin pour 5 ans où il s'en tire bien, avec une balle dans le dos, mais qui n'a pas pénétré.

Il revient chez lui en 1914, démobilisé, puis refait sa valise: c'est la guerre de 1914-1918. Il se rengage pour la durée de la guerre qu'il termine avec l'Armée d'Orient, à la poursuite des Bulgares alliés aux Allemands. Médailles, citations à l'Ordre de l'Armée et retour en France où il est nommé à Vincennes en tant qu'artificier. Il rengage pour finir 15 années de service.

Il se marie avec Lucie AUBIN qui habitait avec ses parents à Vic-sur-Seille, en Lorraine annexée par les Allemands en 1870.

Il quitte définitivement l'armée pour Vic-sur-Seille puis, plus tard, pour Noroy les Pont-à-Mousson et enfin Maidières, où il repose avec Lucie.

Le petit Raymond grandit, va à l'école, obtient son certificat puis, un an après, son certificat de 1er Ordre (qui se passe uniquement en Meurthe et Moselle). Puis se pose la question de continuer les études ou de travailler.

Nous choisissons de travailler mais, malheureusement, c'est la crise et je dois me contenter de petits boulots.

Je travaille d'abord dans une herboristerie, puis chez un huissier, comme homme à tout faire. Enfin, j'atterris au Camp de Bitche, à la frontière allemande, pour servir à boire aux militaires.

Pendant ce temps, j'avais fait une demande pour rentrer à l'Ecole des Mécaniciens et Chauffeurs de la Marine de Toulon, où j'ai été admis le 1er octobre 1935.

Une nouvelle vie a commencé pour moi, une vie dure, aussi dure que celle des prisons de maintenant. Mais nous étions jeunes, nous apprenions un métier ayant trait à la mécanique maritime en général, chaudières, machines diverses, moteurs à essence, diesel, plus une spécialité: ajusteur, tourneur, fondeur mouleur. Moi, on m'avait collé forgeron.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

EXPLICATIONS DU POURQUOI DE CES AVENTURES

A cette époque le Viêt-Nam était une colonie Française « l'Indochine ».

Depuis 1936, le Japon, pays expansionniste et allié à l'Allemagne d'Hitler et à l'Italie de Mussolini, voulait s'approprier tout le Sud-Est asiatique y compris la Chine, dont le gouvernement du président Tchang-Kai-Chek était réfugié à Chungking, ville sur le Yang-Tsé-Kiang à 2500 Km de Shanghai.

Ce sont donc des aventures sur fond de guerre, terminée pour nous le 2 septembre 1945 par la déroute du Japon.

PS : l'intention du Japon était de créer « la grande asie orientale » dont il aurait été le maître d'œuvre.

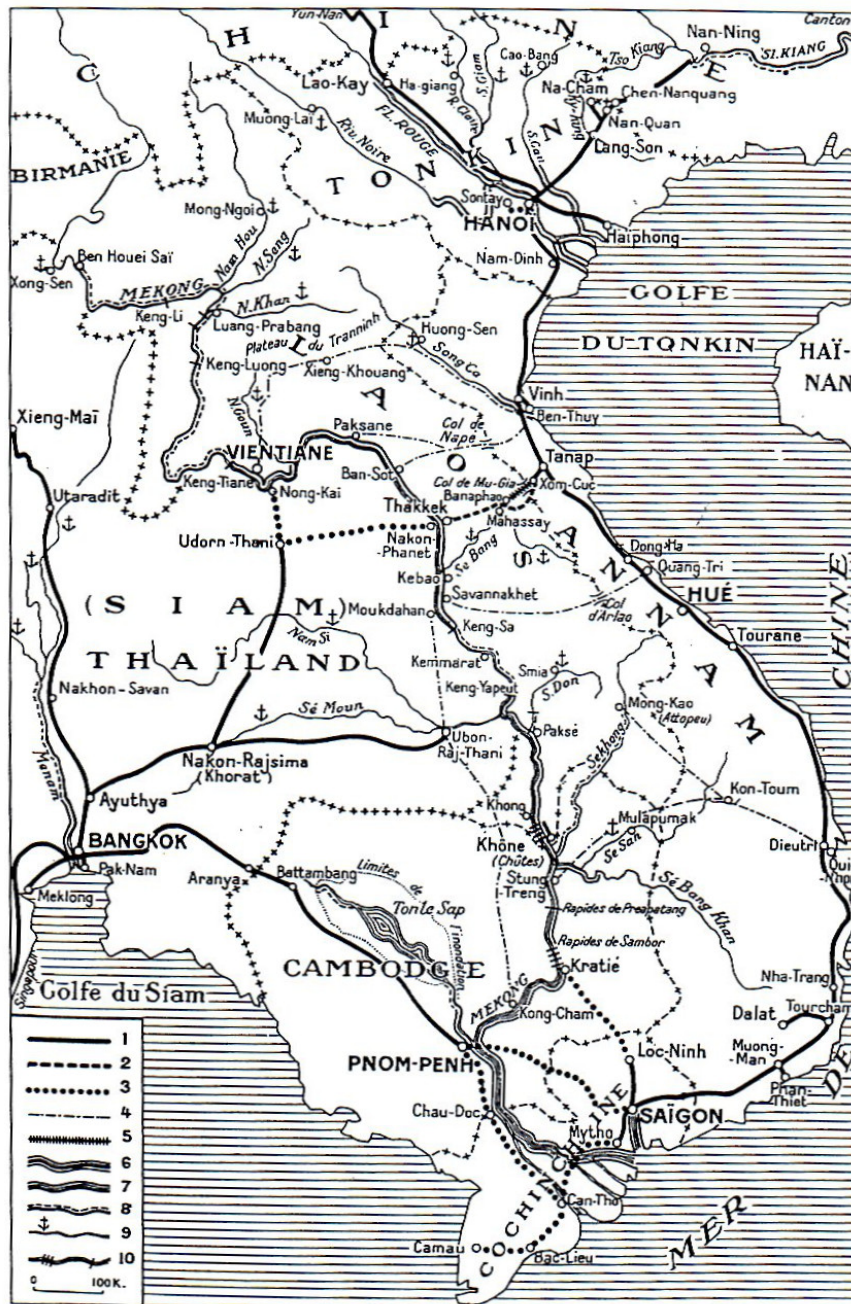
AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



MOSELLE / JAUREGUBERRY / PATRIE / JULES MICHELET

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

CARTE D'INDOCHINE



Le Réseau ferré et les voies navigables de l'Indochine en 1949.

Légende :

- 1 : Ligne à voie métrique en exploitation.
- 2 : Ligne de déblocage du Laos en construction.
- 3 : Autre ligne en construction, en projet ou à l'étude.
- 4 : Lignes diverses projetées puis abandonnées.
- 5 : Téléphérique Xom-Cuc - Banaphao.
- 6 : Fleuve navigable aux navires de haute mer.
- 7 : Fleuve navigable aux chaloupes en toutes saisons.
- 8 : Fleuve navigable aux chaloupes en périodes de hautes eaux.
- 9 : Point d'origine de la navigation des jonques.
- 10 : Rapides ou chutes.

Cartographie SNCF - Henri Lartilleux.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



LE LAMOTTE-PICQUET AMARRE A SAIGON

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous avons passé les premiers six mois sur un vieux cuirassé "La Patrie" où nous étions logés. Les ateliers étaient sur un autre bateau amarré à "La Patrie". La vie n'y était pas facile, nous cohabitons avec les rats et nous vivions à l'ancienne, c'est-à-dire durement.

Puis, en avril 1936, nous avons déménagé pour l'Ecole des Mécaniciens et Chauffeurs de Saint-Mandrier où les locaux étaient salubres et les ateliers plus modernes. Nous lavions notre linge au lavoir et notre matériel aussi. Nous avons hâte de finir nos études pour embarquer sur un bâtiment de la Marine Nationale.

Nous ne pouvions sortir que le dimanche et, en rentrant, nous étions fouillés.

Les deux années d'école se sont enfin écoulées. J'ai obtenu mon Brevet de Mécanicien et mon premier galon, ainsi que le Brevet de Forgeron avec la fabrication de ma hache aciérée que je possède toujours.

Après quelques congés, j'ai été embarqué sur le Croiseur "Dugay-Trouin" où j'ai commencé ma vie de matelot et complété ma formation. Nous faisons de nombreux exercices mais toujours en Méditerranée.

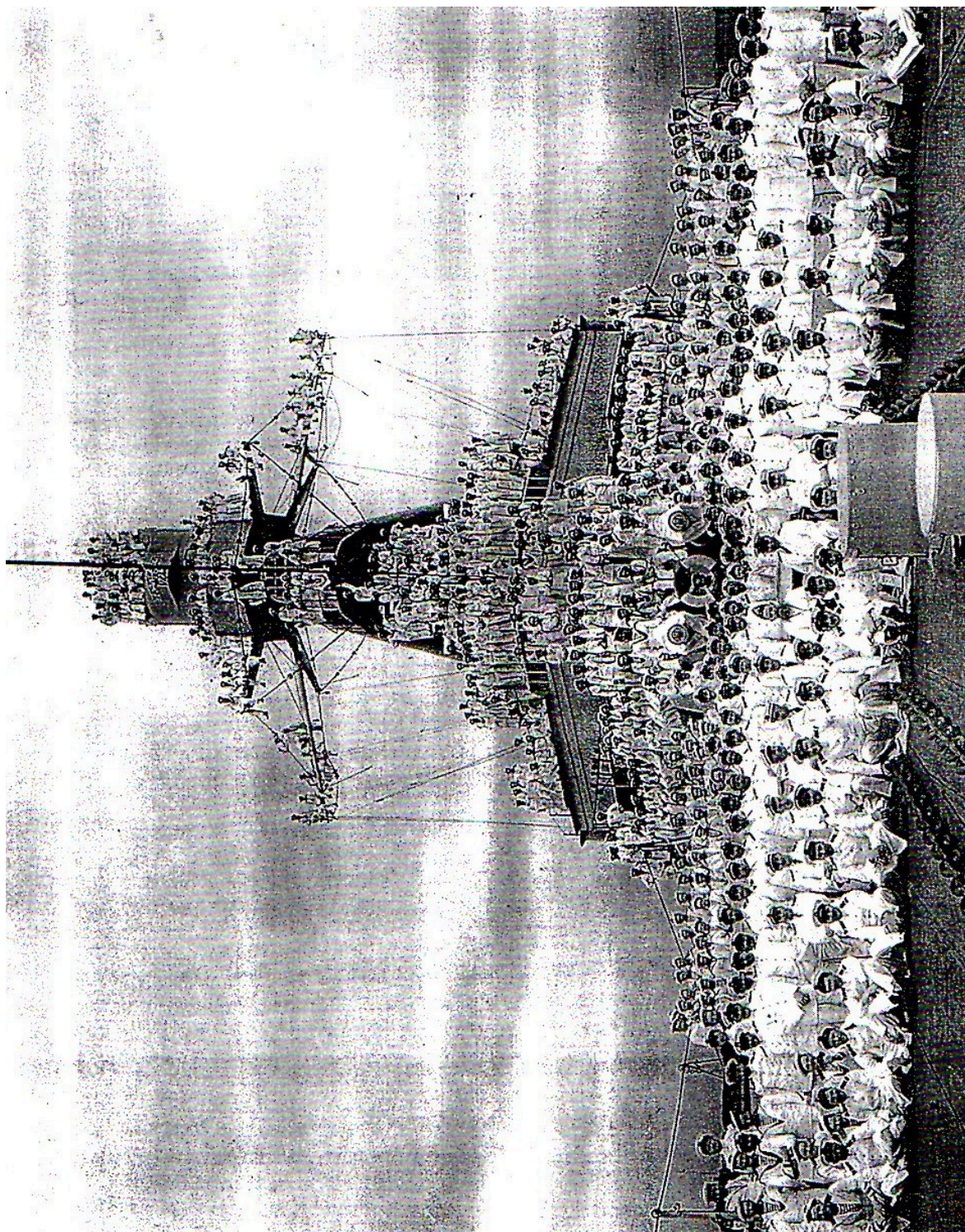
J'ai quand même assisté à pas mal de fêtes sur la Côte, du type "bravade" à Saint-Tropez, carnaval de Nice qui, à l'époque, se déroulait dans toute la ville et auquel tout le monde participait.

Pour changer un peu, j'ai posé ma candidature pour "campagnes lointaines" et, quelques temps après, j'ai été désigné pour le croiseur "Lamotte Floquet" en Indochine. Pour cela, j'avais eu besoin de l'autorisation de mes parents, car la majorité était à 21 ans.

Trente jours de congés et c'est le départ, le 15 septembre 1938: 21 jours de voyage en 4ème classe sur le paquebot "Athos II", où nous avançons nos montres de 20 minutes par jour pour rattraper les 7 heures de décalage qu'il y avait avec Saigon.

Nous occupions le temps comme nous pouvions : jeux de cartes, bavardages, et nous regardions les évolutions des dauphins et autres animaux marins. Quelques poissons volants (des exocets) nous passaient au-dessus de la tête et parfois s'écrasaient sur le pont du navire.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



UNE EQUIPE : L'EQUIPAGE DU LAMOTTE-PICQUET (1938)

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous avons fait escale dans tous les grands ports : Djibouti, Suez, Colombo, Singapour, Cap St-Jacques, Saigon et nous visitons ces escales avec un grand intérêt. A Colombo, nous sommes allés dans un restaurant indien où nous avons mangé des boulettes de nourriture avec nos doigts : c'était marrant et péguieux à la fois.

Puis nous sommes arrivés à Saigon où nous avons été bien accueillis et bien nourris : crevettes sauce armoricaine, poulet rôti et frites, ce qui était rare pour l'époque et ce qui explique que je m'en souviens encore.

Puis, c'est l'embarquement sur le "Lamotte" où je m'habitue à la vie coloniale, ce qui ne se passe pas trop mal, mais avec beaucoup de sueur.

Au mois de novembre 1938, les Japonais, qui sont en guerre depuis 1936 avec la Chine, deviennent menaçants à Shangai, dans nos concessions, et le "Lamotte" y monte pour mettre de l'ordre.

Nous faisons escale dans la baie de Cam-Ramh, superbe, et qui peut contenir toute une escadre. Pour nous délasser, une baignade est organisée, uniquement pour les gens sachant nager. On nous balance littéralement du haut de la coupée (10 mètres) puis on nous prévient de ne pas trop s'éloigner du bord à cause de la présence éventuelle de requins, mais, dans les superstructures, plusieurs tireurs sont prêts, ce qui nous rassure.

Nous continuons notre route avec escale dans la "Baie d'Along" pour se ravitailler. Pour visiter et passer le temps, je prends place avec des copains dans une chaloupe, ce qui rappelle un peu les galères. Nous rentrons par un trou où nous devons nous plier en deux et mettre les avirons parallèles à la chaloupe. Nous arrivons dans un lagon entouré de petites montagnes où les singes prolifèrent et c'est un spectacle magnifique.

La prochaine escale est Hong Kong qui, à cette époque, était loin de ressembler à la ville d'aujourd'hui. Il fait bon s'y promener et tout est nouveau pour nous. Nous montons sur la colline avec le funiculaire d'où nous pouvons admirer l'ensemble de la ville et les nombreux bateaux qui l'entourent.

SHANGAI ! Nous arrivons en plein remue-ménage. C'est toute une escadre qui se trouve devant les concessions, 4 croiseurs : 1 américain, 1 anglais, le "Lamotte" et 1 italien, le "Raymondo Montecucoli" ainsi que de nombreux bâtiments plus petits.

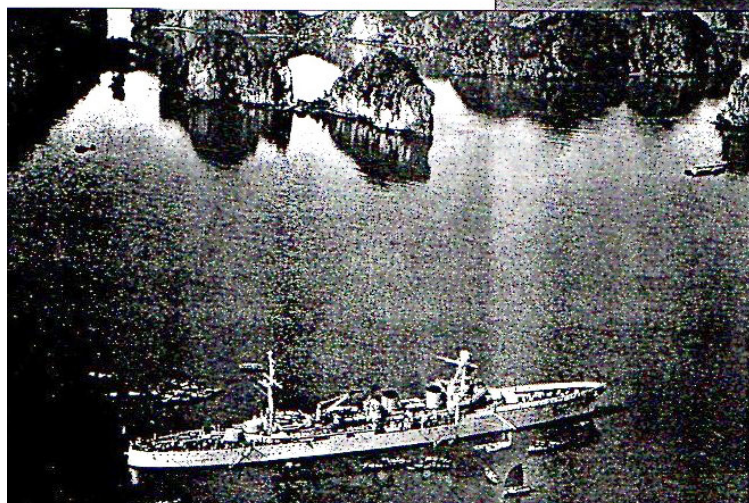
AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

LA BAIE D'ALONG



PECHEURS

LES 3000 ILES



LE LAMOTTE-PICQUET AU MOUILLAGE

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Le soir, à terre, les rues principales grouillaient de marins de pays différents et ça n'allait pas toujours pour le mieux. Les patrouilles de service avaient fort à faire. Tous les marins de l'époque connaissent la rue Chapaou Sanh, rue des dancings, des boîtes et des bars à matelot qui se touchaient littéralement.

Dans les dancings, il fallait acheter Un carnet de tickets, que l'on donnait à la danseuse que l'on choisissait : 1 ticket égale 1 danse ; il y avait des danseuses de tous les pays et de toutes les couleurs.

Les affaires avec les Japs s'arrangeaient doucement et on nous réclamait dans d'autres régions. Puis, un jour, on demande des volontaires pour le haut Yang Tse Kiang, sur la canonnière "Balny".

En temps de paix, la relève des canonnières se fait par le fleuve, c'est-à-dire 2 500 km à parcourir depuis Shangai où se trouve leur base. Mais les Japs occupaient une grande partie de la Chine, y compris les fleuves et la relève devait se faire par voie terrestre à partir de Haïphong, port du Tonkin.

Le "Lamotte" est redescendu vers l'Indochine, avec encore une petite escale à Hong-Kong.

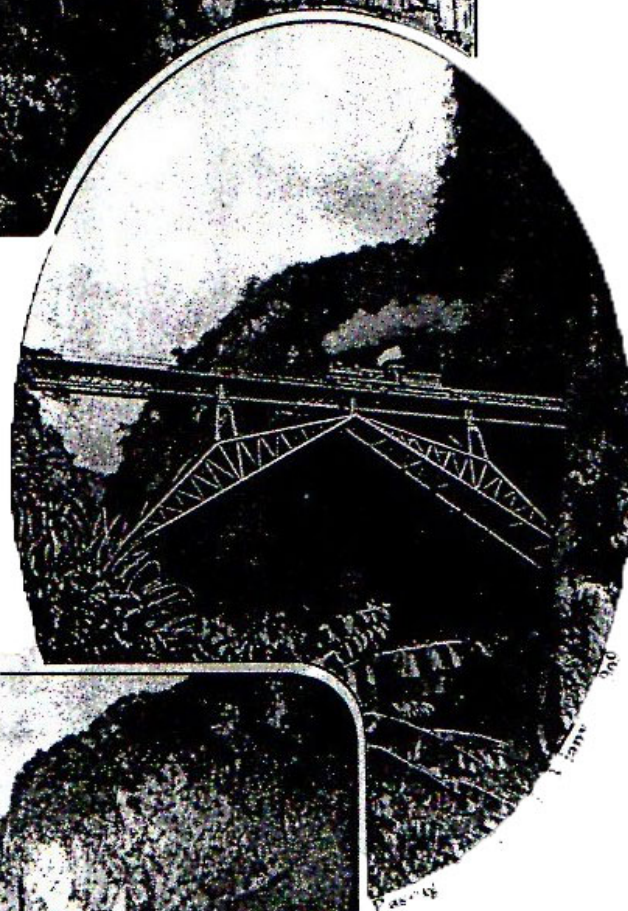
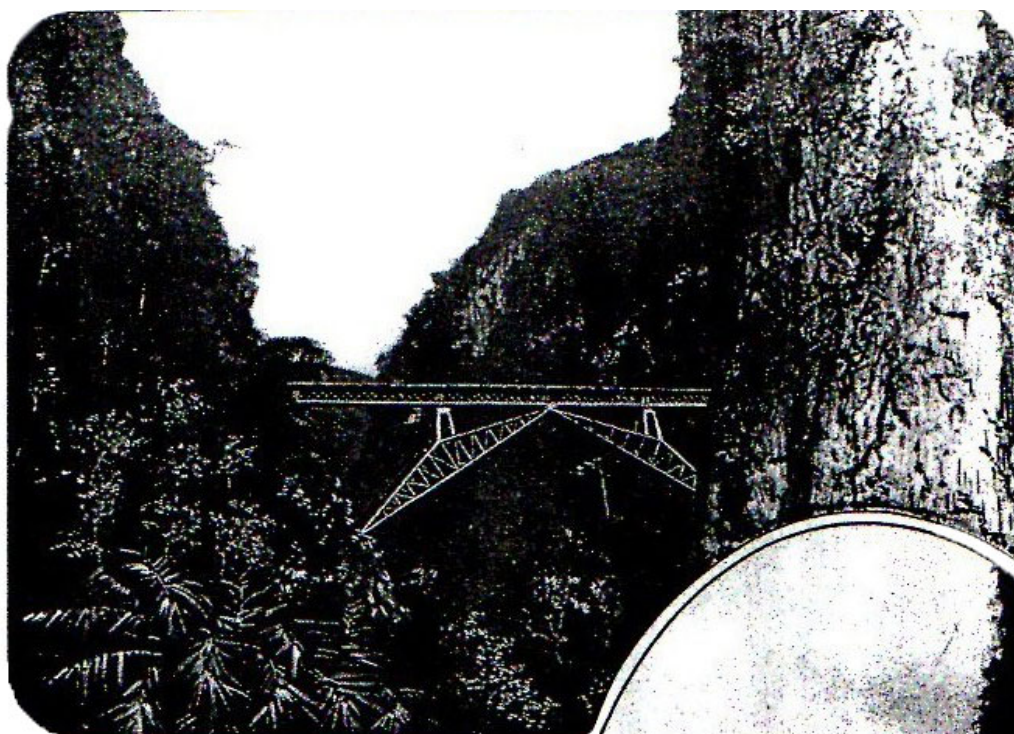
A Haïphong, on nous équipe en civil, sans insigne militaire apparent et, par dessus le tout, une couverture transformée en pèlerine et recouverte d'un tissu blanc étanche. Par contre, sur les malles est marqué en caractères chinois : "Grande Marine Française".

C'est le départ. Trois jours et demi dans un train type 1900. Nous traversons le Tonkin et pénétrons en Chine. Le soir nous sommes nourris et logés dans un hopital français. Le 2ème jour, nous sommes reçus dans une mission et les Pères sont vraiment à la fête de recevoir une vingtaine de jeunes matelots. Leur cave en prend un bon petit coup et, après le repas, nous chantons. Ils étaient de bons vivants.

Le 5ème jour, nous traversons des montagnes où il fallait 2 locomotives pour grimper, avec des passages au-dessus de précipices sur des ponts gardés par des soldats. C'était des paysages "lunaires" avec des garrigues bourrées de serpents. En fin de journée, nous arrivons au terminus du train, à Yunnan-Foo où nous sommes logés dans un palace international, "Le Grand Hôtel du Lac". Nous sommes servis par une nuée de boys et la nourriture y est excellente, en particulier la dizaine de croissants du petit déjeuner.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

CHEMIN DE FER DU YUNNAN VERS LA CHINE



AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous y sommes restés plusieurs jours, en attendant de former un convoi et j'ai eu le temps d'apprendre à monter à cheval et de visiter ainsi le pays. Nous avons pu louer un car chinois et un camion de la Marine nous a rejoints avec les malles et du matériel, quelques vivres et du vin dans des bonbonnes de verre, mais il sera aigre avant d'arriver !

Nous voilà repartis pour 5 jours de route à travers des montagnes, sur une route de terre. Dans des ravins profonds, gisaient des centaines de camions. Trois ans auparavant, Mao et son équipe étaient passés par là.

Le soir, nous logeons chez les missionnaires, après avoir déjeuné à Midi dans des gargottes chinoises ; mais rien n'arrête des appétits de 19 ans !

Un jour que le car s'était arrêté pour une vidange, nous sommes arrivés à pied à un village de type médiéval, entouré de hauts murs et dont l'entrée était gardée par 2 soldats en arme qui se demandaient d'où nous arrivions mais qui n'ont pas fait de difficultés pour nous laisser entrer.

C'était vraiment la cour des miracles ! Les cochons se promenaient au milieu des eaux grasses et de la boue. Nous avons acheté quelques bricoles pour les faire travailler, dont un cheval en papier qui servait pour les fêtes et les enterrements (quand le défunt possédait un cheval) et qu'ils brulaient en fin de cérémonie ; ce que nous avons fait un peu plus loin.

Ce soir là, nous avons logé dans un relais chinois et dormi dans une grande chambre commune (très propre) et dîné à la chinoise.

Le lendemain, nous passons par le col des 22 Lacets, 22 virages en tête d'épingle et à flanc de colline. Nous avons hâte d'arriver en bas. C'était le 24 décembre 1938.

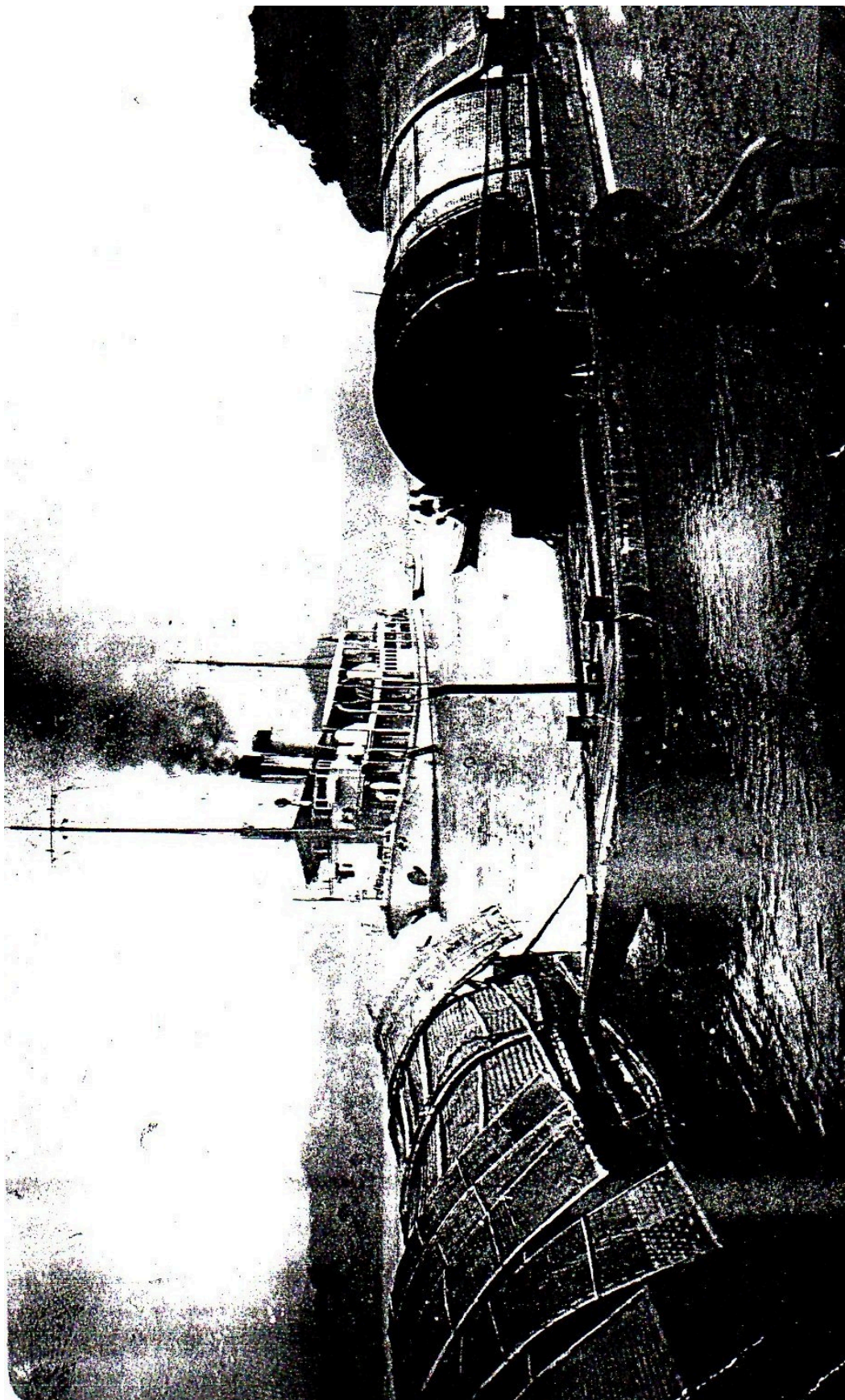
Les véhicules étaient arrêtés pour la nuit à côté d'une gare d'autocars. C'était un grand hangar recouvert de tôles, elles-même recouvertes de neige.

En-dessous, une multitude de Chinois attendait, assis par terre, des autocars qui n'arrivaient jamais.

C'était mon tour de garde avec un copain. Nous étions arrivés tard et il nous fallait attendre minuit pour être relevés. Nous nous sommes gelés consciencieusement. A minuit, nous avons été remplacés et, avec un missionnaire, nous sommes partis faire le réveillon de Noël. Quelques Pères nous ont attendus et avaient débouché quelques bonnes bouteilles de vin, ce qui nous a réchauffé le coeur et le reste. Nous avons bien blagué et traité les curés de "planquée".

Le lendemain, nous sommes arrivés à Chungking et avons embarqué sur le "Balny" après trois jours de train, 3 nuits à l'hôtel et 5 jours d'autocar par Haiphong, Hanoi, Lao Kay, Yunnan-Poo, Kuming.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



BALNY AU MOUILLAGE

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

VIE SUR LE "BALNY"

Le "Balny" était amarré dans le village de Wang-Kia-Tau, devant la ville où le gouvernement de Chang Kai Check s'était retiré, c'est-à-dire Chungking (en anglais) et Tchoung-King (en français).

Le matin, nous étions réveillés par un disque que l'homme de garde mettait sur le phono. Puis, le chef des boys venait prendre les commandes pour le petit déjeuner liquide, au choix : café, chocolat, etc... que l'on dégustait dans notre hamac. Ensuite nous ficelions notre hamac et les boys le rangeaient dans un local approprié.

Puis, toilette, rassemblement et mise au travail. A 9 heures, casse-croûte solide : oeufs, beef, comme on les aime. Retour au travail. A midi, repas servi à table. De 14 h à 17 h, travail ; repas du soir, puis soirée avec jeux et divers. Nous avons le droit de sortir les jeudis, samedis après-midi et dimanches.

La vie s'organise à bord. A côté il y a un loueur de chevaux et nous visitons les environs en galopant à travers les rizières, sur de petits sentiers grossièrement pavés. Nous donnions rendez-vous au lad (Ma foo en chinois) et il savait où nous rejoindre avec quelques bouteilles de bière ; les bars n'existaient pas dans la région.

Le dimanche matin, nous partions de bonne heure, toujours à cheval, pour nous rendre dans un séminaire perdu dans la campagne. Nous traversions d'abord notre village en montant et descendant pas mal d'escaliers, mais les chevaux avaient les pieds sûrs. Puis, après avoir salué les Pères, nous nous rendions dans la salle de jeux en attendant la messe. C'était ensuite l'heure de l'apéritif et du repas.

Puis, selon le temps, nous allions dans la campagne ou rendre visite à un vieux missionnaire de 80 ans qui avait passé toute sa vie en Chine et qui nous racontait ses aventures. Des histoires invraisemblables où il avait failli être exécuté plusieurs fois par des pirates mais les braves bandits (selon son expression) avaient toujours hésité au dernier moment à cause de son état ecclésiastique. Nous étions reçus avec reconnaissance et il nous offrait toujours des feuilles de cigare qu'il fallait rouler nous-mêmes, et qui nous emportaient la bouche. Puis nous avions droit à un Verre de Si-Kiou (alcool de riz) encore plus fort que ses cigares ; heureusement qu'il y avait des crachoirs à côté de chaque fauteuil.

Le décor étant planté, nous écoutions ses histoires à peine croyables, racontées avec un accent mi nimois mi chinois ; dommage qu'à l'époque nous n'ayions pas d'enregistreur mais nous allions le voir assez souvent.

Dans la soirée nous revenions et, si le niveau du Yang-Tsé était bas, il dégageait une bande de sable où nous pouvions galoper et même sauter quelques petites crevasses.

De temps en temps, nous nous rendions à Chung King. Il fallait prendre le bateau et surtout être plusieurs (4 ou 5) car il y avait pas mal de truands dans la ville qui profitaient des dégâts provoqués par les bombardements des Japs pour essayer de piller les maisons détruites. Il valait mieux pour eux qu'ils ne se fassent pas prendre !

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

C'était une ville typiquement chinoise à l'époque qui était comme une presqu'île, le Yang Tsé se séparant en deux autour d'elle et se rejoignant assez loin derrière.

Après l'avoir visitée, nous sommes allés au cinéma voir "Blanche-Neige et les Sept Nains", en Anglais et sous-titré en chinois, ce qui ne nous avançait pas beaucoup mais les images du film étaient faciles à comprendre. C'était l'année du lancement du film.

Nous avons aussi une équipe de foot et une de basket et, de temps en temps, nous allions nous entraîner sur un terrain en dehors du village. Quand nous le pouvions, nous jouions des matches épiques contre les formations des deux canonnières anglaises et je ne vous étonnerai pas en vous disant que nous étions les plus forts.

Je ne parlerai pas de la canonnière américaine et surtout de leur Président Roosevelt qui était notre ennemi. Vous comprendrez pourquoi dans les pages à venir.



SELECTION FRANCAISE

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Un jour, nous avons décidé l'équipe chinoise de la garde spéciale de Tchang Kai Check venir se mesurer à nous, la "Sélection Française du Haut Yang Tsé". Notre équipe était composée en majorité de marins plus des gens de l'ambassade et des agents civils (infirmiers et commis aux vivres).

Gagner contre les Anglais nous avait donné de l'assurance et ce fut à une belle victoire de la France qu'assistèrent, nos copains et quelques épouses de ces messieurs (voir la photo du janvier 1940) (pas de légion d'honneur :) Puis, ce fut le tour d'une équipe civile, "l'Association des Banquiers d'Haiphong" et, ce soir là, nous étions les champions du Haut Yang-Tsé (toujours pas de légion d'honneur).

J'avais dû jouer avec des souliers trop petits car il n'y en avait pas d'autres : j'ai laissé les ongles de mes deux gros orteils qui ne se sont pas encore remis de leur arrachement par le médecin du bord.

Un jour, je fus désigné, avec mes deux matelots, pour représenter la Marine Française à une messe dite pour le pape Pie XI décédé. Je fus reçu par l'évêque de Tchoung King à l'entrée de l'église et, comme la religion l'exige, j'ai embrassé son anneau pascal.

Je ne vous ai pas encore parlé des cadavres que le fleuve charriait à longueur d'année et que le matelot de garde était obligé de dégager du bord avec une gaffe. En général, les femmes étaient sur le dos et les hommes sur le ventre. Leur nombre décuplait lorsqu'il y avait des épidémies ou peut-être autre chose et nous avons vu plusieurs cadavres empalés sur de gros bambous. De temps en temps, il y avait des vivants qui appelaient "au secours" en promettant de donner tout ce qu'ils possédaient, mais que personne ne pouvait aider car, selon la coutume, c'était le Dragon du Yang-Tsé qui les rappelait à lui et nous, les "Diables Etrangers" (comme ils nous appelaient) n'avions pas le droit de nous en mêler.

Je vous dirai quelques mots du recrutement pour l'armée chinoise. Je parle seulement de celui qui se passait devant nous. Une patrouille armée choisissait parmi les dockers qui déchargeaient de lourds sacs de riz, à dos d'homme, à partir de grosses jonques. C'était en général des costauds. Le chef les faisait maîtriser, jetait un coup d'oeil sur leur état général. S'ils étaient "bons pour le service", on leur passait des chaînes aux pieds et aux mains et ils devaient prendre le chemin de la caserne et du casse-pipe.

Je ne m'étendrai pas sur les femmes aux petits pieds. A mon époque, seules les femmes assez âgées avaient subi ce genre de torture. Le gouvernement de Tchang Kai Check avait interdit ces procédés qui consistent à empêcher les pieds des femmes de se développer en les comprimant dans des bandelettes de tissus, qui les faisait horriblement souffrir et leur donnait une drôle de démarche ; elles avaient du mal à marcher.

En dehors des petits déplacements habituels, nous avons entrepris un voyage jusqu'à itchang, limite que les Japs n'avaient pas pu franchir, situé après les gorges du Yang-Tsé.

Pour les longs voyages, nous embarquions des pilotes chinois qui connaissaient les fonds du Yang-Tsé sur un certain secteur et à certaines époques.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Ils sont quatre, ont le rang de sous-officier et sont logés dans une cabine à part ; le soir, au repos, nous sentions des vapeurs d'opium s'en dégager. Sans eux, nous ne pouvions pas naviguer en sécurité. A une certaine époque, une de nos canonnières, le "Doudart de Lagrée", est restée coincée pendant environ 1 an sur un rocher en attendant que l'eau revienne à la même hauteur pour pouvoir se dégager (ce fut fait).

Nous nous sommes arrêtés en route, à côté d'une plage de sable pour nous ravitailler en viande sur pied. En plus des poulets, lapins et d'un mouton qui encombraient la partie arrière, nous avons acheté un veau de belle taille dans une ferme en pleine campagne. Il était attaché en attendant d'être tué mais il a réussi à s'enfuir et il est parti à toutes pattes. Nous lui avons couru après à travers une plantation de bambous mais il courait plus vite que nous et nous n'étions pas des toréadors. Le veau était tout simplement retourné à la ferme où il nous attendait bien tranquillement. Ce fut une bonne partie de rigolade.

Le lendemain, je faisais partie d'un groupe de six hommes armés avec des mousquetons. Nous devons nous rendre, à travers la campagne, jusqu'à un séminaire pour rendre visite aux Peres afin de s'assurer que tout allait bien. Nous sommes partis le matin de bonne heure. Ce qui m'a étonné c'est qu'à chaque petite montée de terrain il y avait des escaliers en pierre. Cela nous a bien rendu service car l'herbe était glissante. Nous sommes arrivés à la mission sans anicroche, joyeusement accueillis. Ils nous ont fait visiter l'établissement, de style chinois naturellement. Nous avons bien bavardé et surtout de la France qui est d'autant plus belle qu'elle est loin. Plus tard, ce fut l'apéritif, puis un bon visite arrosé de quelques vieilles bouteilles de bon vin.

Nous avons ensuite passé la soirée, autour d'un feu de camp, avec des chants et des monologues en français, en latin, plus quelques mots de chinois et d'anglais. Tous les apprentis curés étaient aux anges et nous avons passé une soirée formidable avec des gens formidables, ce qui est rare dans 'la vie' d'un homme.

Après une bonne nuit et un copieux petit déjeuner, nous sommes repartis en chantant tous en coeur "ce n'est qu'un aurevoir mes frères".

J'espère qu'ils ont tous survécu à la révolution de Mao. Puis ce fut le retour à bord et un compte rendu : R.A.S. dans l'ensemble.

Le lendemain, nous appareillions vers les gorges du Yang-Tsé. Nous descendions le courant et naviguions entre deux montagnes à pic. Nous avons dû allumer les lampes à bord et en regardant en l'air nous avons l'impression que les deux bords des montagnes se rejoignaient au-dessus de nos têtes. Pendant 200 km, on a cru rentrer à l'intérieur de la terre. C'était étrange et beau à la fois. Puis nous sommes arrivés au bout du voyage, à Itchang.

Il n'y avait pas d'équipe de foot mais une équipe de basket, hélas mieux entraînée que la nôtre qui ne faisait vraiment pas le poids. Je faisais partie des accompagnateurs et, après le match, nous avons été reçus par les autorités et conviés à un repas chinois très bon et très copieux. Plusieurs d'entre eux parlaient français et, à la fin de chaque plat, il fallait boire un petit verre d'alcool de riz.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Pendant quelques jours, nous avons visité le pays à pied et à cheval. Puis ce fut le retour, les gorges de nouveau mais, à la sortie, nous remontions le courant et ce n'était pas la même chose. Nous avons de forts courants, appelés rapides, et qui avaient des noms propres. Ils étaient engendrés par la configuration des fonds et des berges, pouvant aller jusqu'à 16 noeuds, ce qui est la vitesse maximum du "Balny" et, ce jour-là, il avait sa vitesse maximum.

Les chaudières étaient gonflées à bloc, les machines tournaient à plein rendement. Nous avons l'impression d'avancer mais ce n'était qu'une impression. La vapeur s'est épuisée, les machines ont ralenti et nous avons été obligés de faire appel à une équipe de coolies qui n'attendaient que ça.

Ils sont une centaine sous les ordres d'un chef. Après une discussion sur la somme à payer, ils nous ont envoyé un filin pour qu'on y attache les billets et qu'on leur renvoie en même temps qu'un cordage de grosse dimension qu'ils ont raccordé au leur. Ils ont commencé leur remorquage et tout doucement nous avons redémarré en laissant l'aussière (cordage en termes de marine) tendue et en nous déportant légèrement en travers. C'était à pile ou face : ou on démarrait ou on se retournait. Tout bien passé, ce qui n'était pas évident au vu de tous les cadavres de bateaux qui dépassaient de l'eau.

Quand le "Balny" arrivait à passer par ses propres moyens, il était prévu de sabrer le champagne. Mais comme nous n'avions pas fait d'erreur, et qu'il était frais, nous y avons quand même eu droit.

Maintenant, nous sommes bombardés par les Japs, deux ou trois fois par jour. Ils passent au-dessus de nous pour aller à Chungking, mais les chasseurs chinois et américains les prennent en chasse juste au-dessus de nous et nous assistons à de belles bagarres. Quand cela se passe à la tombée du jour, nous voyons des écheveaux de balles traceuses. Nous rentrons nous abriter quand les douilles tombent trop près de nous.

Du côté de la terre, les habitants de notre village viennent s'abriter à l'ombre du drapeau français (nous ne sommes pas en guerre contre le Japon).

Un jour, quand l'alerte sonne, quelle n'est pas notre surprise et la stupeur du commandant quand nous voyons de l'autre côté du Yang-Tsé, derrière un rocher qui ne laissait passer que les superstructures de 3 bateaux chinois, 3 pavillons français qui s'élèvent à l'arrière de ceux-ci.

Le commandant fait appeler aussitôt l'officier en 3^e, un jeune aspirant tout frais émoulu de l'Ecole Navale, qui a pris le canot à moteur avec l'équipage en tenue n° 1, la jugulaire au menton. Le jeune officier est lui-même en tenue blanche, sabre au côté, jugulaire sous le menton et gants blancs. Le canot s'éloigne du bord, en crabe pour compenser le courant et disparaît bientôt derrière le rocher, à 250 m de nous. Nous sommes au poste de veille et les minutes sont longues en attendant de voir ce qui va se passer. C'est le soulagement quand nous voyons les 3 pavillons disparaître des mats en même temps. Quelques minutes plus tard, le canot réapparaît : les matelots ont le sourire et l'officier est fier comme Artaban avec les 3 pavillons sous le bras, 3 beaux pavillons en soie naturelle qu'il a confisqués aux Chinois.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Bravo ! Mais à notre niveau nous n'avons pas su s'il y a eu des suites diplomatiques et, malheureusement, nos trois officiers sont morts en Indochine.

Après toutes ces aventures, le moment d'être rapatrié approchait et je voulais acheter quelques souvenirs de Chung King où nous pouvions nous rendre à condition d'être plusieurs car la région n'était pas très sûre.

Nous partons donc pour la capitale et, entre autres, nous faisons un tour au marché à excréments humains : c'est en effet le seul engrais dont ils disposaient à l'époque et il faut avouer que cela ne sentait pas très bon.

Pour éviter la fraude, il y avait des gouteurs officiels qui analysaient la marchandise et pénalisaient les tricheurs qui la mouillaient un peu trop !

Nous avons visité plusieurs magasins pour trouver des souvenirs. Je ne me doutais pas que j'allais en avoir un beau.

J'avais acheté quelques bricoles dont 2 pipes à eau en métal argenté, des sortes de narguilés de poche où la fumée des cigarettes passe dans de l'eau parfumée avant d'aller dans la bouche. Le commerçant emballe le tout dans un vieux journal chinois. Les copains m'attendaient en bas de la rue quand, dans un vacarme de mélodées, de grelots, de gongs et de tambourins, arrive un défilé à la chinoise, avec des dragons multicolores portés et agités par des hommes avec des batons. Je m'arrête pour regarder lorsque, de dessous un dragon, sort un chinois ; il se dirige vers moi avec force courbettes et, par ses gestes, je comprends qu'il voudrait que j'aille avec lui sous le dragon. J'en ai quelques frissons dans le dos en pensant que je pouvais me retrouver avec un porte-manteau dans celui-ci ! Comme il insistait et que le cortège était arrêté, je me suis mis avec eux, j'ai donné mon paquet à celui qui était derrière (pour lui occuper les mains) et j'ai démarré avec tout le monde en agitant le dragon et en chantant leurs mélodées. Au bas de la rue, les copains s'impatientsaient mais ils ne s'attendaient pas à me voir surgir du dragon. J'ai quitté mes copains chinois, récupéré mes souvenirs et nous nous sommes dirigés vers le bateau.

J'ai appris le lendemain que ce cortège avait été organisé par Mme Chang Kaï Check, la femme du président, pour honorer le Jour de l'An européen (à l'époque nous étions en guerre aux côtés des chinois) et je crois bien que, la nuit, des dragons m'ont poursuivi ...

L'heure du départ arrivait, après 15 jours de repos à la campagne chez nos missionnaires du dimanche qui, profitant du départ en vacances de leurs élèves, pouvaient nous loger.

Le jour du départ arrive. Nous sommes une dizaine avec les chauffeurs et le chef de détachement ; il y avait un camion pour le matériel et une camionnette pour nous et nos malles ; nous étions assis dessus, à l'arrière.

En route, nous avons pris un Père. Un personnage pittoresque et barbu, un Basque qui desservait 3 paroisses et se déplaçait à dos d'âne. Ce jour-là, il voulait aller plus loin et il est monté avec nous dans la camionnette, "avec la troupe" comme il disait et il nous a "tenu le crachoir" pendant tout le voyage.

Nous sommes arrivés sans encombre, à part une panne de lumière de l'auto qui nous a obligé à rouler avec deux lampes de poche en nous tenant le plus loin possible du précipice...

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous sommes retournés à l'Hôtel du Lac, où étions descendus au voyage aller. Le lendemain, nous étions invités à un lunch par la femme de l'Ambassadeur, Henri Cosme. Elle voulait avoir des nouvelles de ce qui se passait réellement à Chungking et, entre une coupe de champagne et des petits fours, nous l'avons renseignée de notre mieux.

Nous avons passé quelques jours à Yunnan Foo en attendant le train qui devait nous ramener à Haïphong au Tonkin. Il y eut différentes affectations et je fus désigné pour Saigon d'où j'aurai dû être rapatrié. Mais il n'y avait plus de départ pour la Métropole et pendant quelques temps je suis resté disponible à Marine Saigon (caserne Francis Garnier).

Comme il n'y avait pas d'embarquement, on m'a envoyé dans une autre caserne pour donner un coup de main au commis aux vivres. Le matin, je partais en pousse-pousse au marché de distribution des vivres pour la marine. Je vérifiais mon chargement puis revenais dans la voiture à cheval conduite par le fournisseur chinois. Je me préparais ensuite pour la distribution aux marins à l'heure du déjeuner : hors d'oeuvres, pain, vin, desserts et fromages. Je me plaisais assez dans ce métier où nous étions privilégiés pour la nourriture et le service. Quelquefois, nous donnions la main au cuisinier, quand il y avait de la presse. Un soir, on nous a demandé de faire des crêpes pour le dessert pour fêter quelque chose. Nous avons dû faire 400 crêpes à trois devant le fourneau. Nous étions trempés de sueur de la tête aux pieds mais les 400 crêpes ont été distribuées.

Puis il y a eu la bataille de Kotchang contre le SIAM qui voulait s'approprier des territoires appartenant à notre protectorat du CAMBODGE. Nous leur avons flanqué une bonne tournée et coulé la plus grande partie de leurs bateaux, sans une égratignure pour nous.

Les Américains, qui reprenaient le dessus sur les Japs, commencèrent leurs bombardements sur les navires japonais à Saigon. Mais, avec leur désinvolture habituelle, ils laissèrent tomber une bombe sur l'hôpital français de Saigon. Elle tomba sur la pharmacie et tout le stock de médicaments fût détruit.

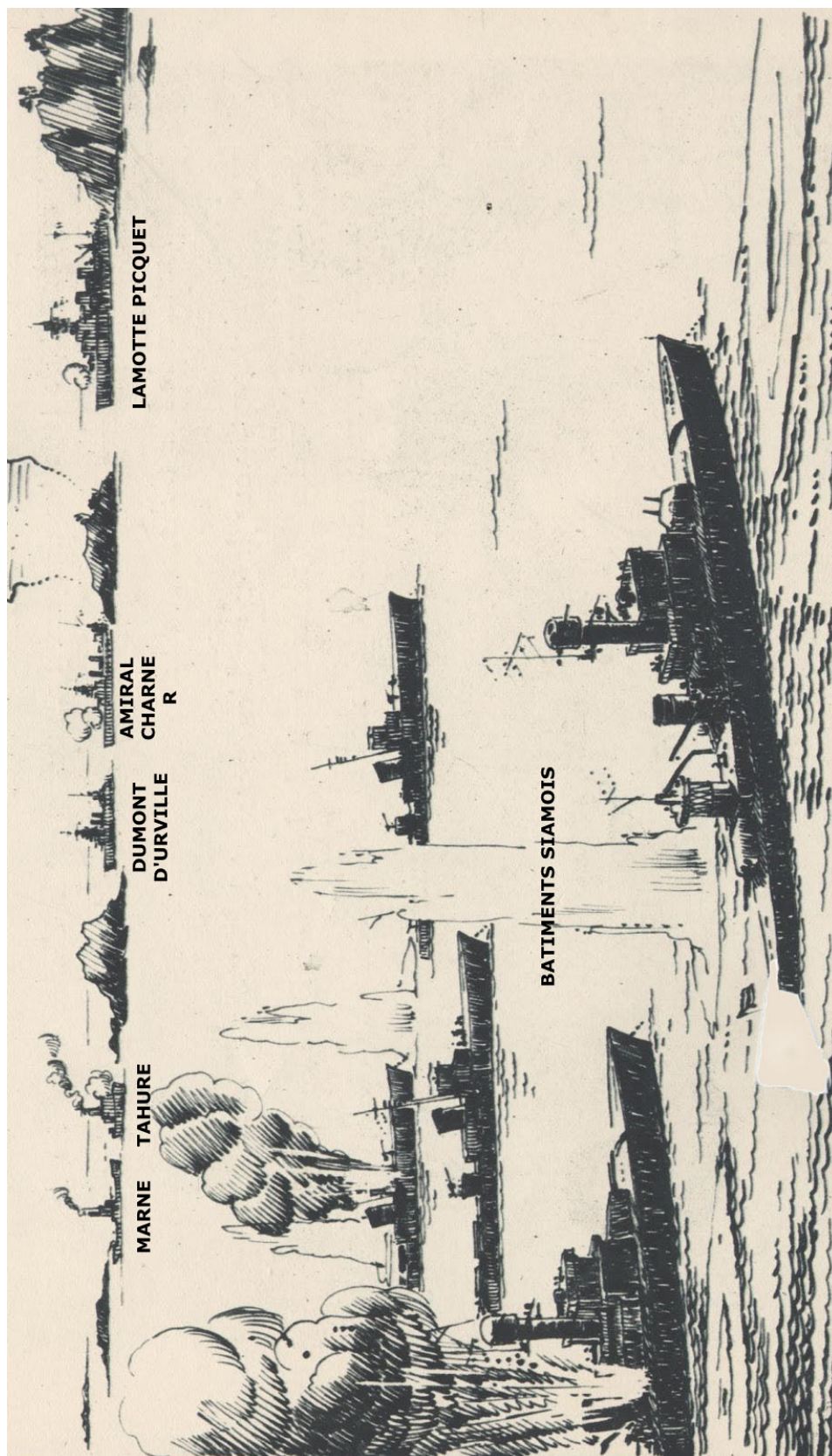
Je fus ensuite affecté à la distribution de la bière (le vin commençant à manquer). J'allais la chercher dans l'usine de Cholon (grande banlieue de Saigon) avec une équipe d'anciens bagnards militaires qui étaient tout heureux de boire la bouteille de bière que la brasserie leur offrait.

Dans l'après-midi, je m'occupais du moteur du yacht de l'Empereur Bao-Dai qui était amarré juste devant la caserne. Je n'étais chargé que du moteur, un vieux diesel à volant d'entraînement mais qui était costaud.

Puis j'ai été envoyé sur le "Laperouse" où il manquait un quartier maître mécano, spécialiste des machines alternatives, les mêmes que celles que nous avons en plus petit sur le "Balny". C'était un ancien bateau hydrographe qui avait été armé sommairement avec un canon 75 m/m sur son avant et quelques mitrailleuses. Il s'agissait de monter, si on peut dire, à Shangai, chercher des médicaments pour remplacer ceux qui avaient été détruits par les bombes américaines à l'hôpital de Saigon. C'était risqué et beaucoup de bateaux se faisait torpiller sur ce chemin, ce qui n'empêchait pas d'avoir la passerelle allumée et la musique à tue-tête : on aurait dit un bateau-fantôme.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

BATAILLE DE KOH CHANG



AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Pour moi, il y avait une énorme machine à vapeur, dite alternative, avec de grosse bielles montées sur une manivelle et, pendant que certaines descendaient, d'autres montaient, ce qui donnait un mouvement rotatif à l'arbre porte hélice. C'était bruyant et mal ventilé ; dans certaines zones, la température montait jusqu'à 60°. Une nuit, par un temps épouvantable, le bateau roulait et tanguait. Mon matelot annamite était dans les vapes, couché sur le parquet en tôle et ma pendule stoppée. Bien que je sois fort occupé à maintenir la machine quand l'hélice sortait presque de l'eau et s'emballait, j'ai pu profiter d'une petite accalmie : j'ai mis le matelot sur mon dos, j'ai décroché la pendule et j'ai monté le tout sur le pont pour les rafraichir. Au bout de quelques temps, tout s'est remis à fonctionner avec la fraîcheur relative du dehors et on est redescendu prendre nos postes en bas ; nous avons hâte d'être relevés. Ce fut une nuit d'enfer.

Pour dormir la nuit, quand le temps le permettait, je couchais sur le pont. J'accrochais mon hamac d'un côté après le canon (la tête) et de l'autre du côté rambarde (les pieds), en me disant que si nous étions torpillés, j'aurais des chances de tomber dans l'eau et de ne pas être coincé à l'intérieur. Mais tout s'est bien passé et nous sommes arrivés à Shangai, bien triste maintenant sous la botte japonaise.

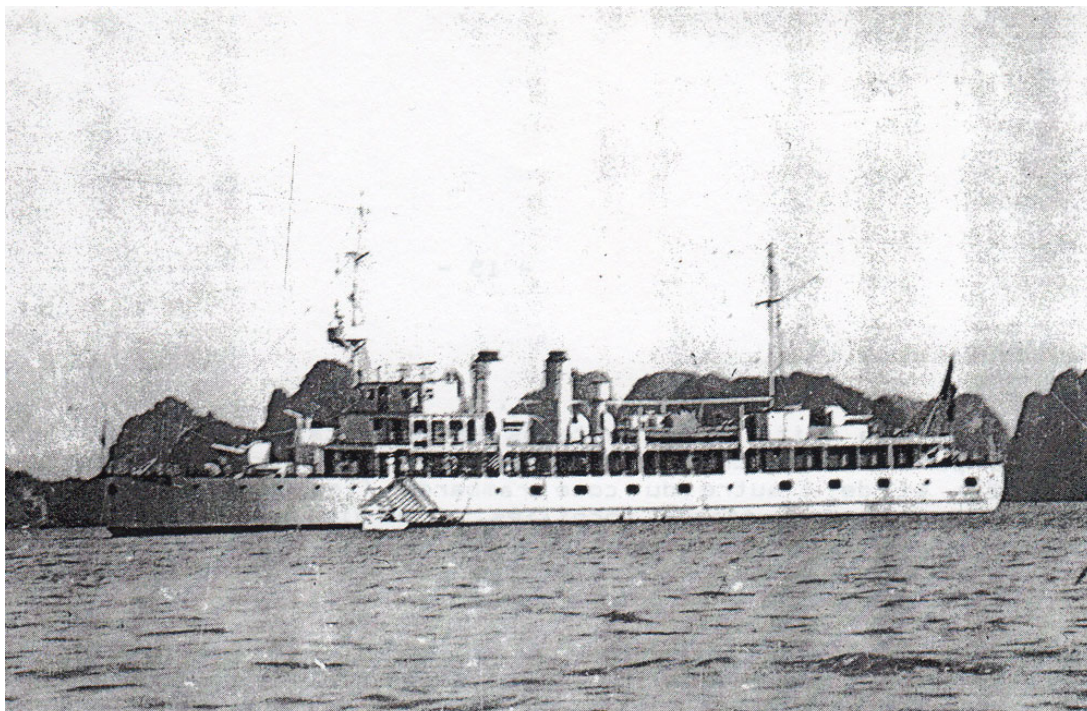
Le commandant avait fait vider et sécher toutes les caisses métalliques qui contenaient de l'eau. Elles étaient destinées à recevoir le supplément de médicaments que nous comptions prendre en plus de ce qu'on nous allouait officiellement. Le soir venu, dans le noir, ce fut un va et vient de marins, à quatre pattes pour ne pas être vus de la terre, qui tiraient des cartons de médicaments achetés en fraude. Il valait mieux soigner nos camarades que les Japonais. Tous les récipients étaient pleins à craquer et les ouvertures revissées. Nous avons laissé l'eau dans les tubes qui indiquent la hauteur du contenu et nous avons inversé les queues des robinets, ce qui fait que l'eau restait uniquement dans les tubes.

Pour aller à terre, nous devons être en civil. Mais Shangai ne vit plus et les joyeux flonflons de l'époque des concessions se sont tus. Nous rentrons à bord de bonne heure et nous sommes contents d'apprendre que les contrôleurs n'ont rien pigé : ce n'était pas des marins. Le lendemain, nous appareillons pour Saïgon avec quelques escales pour se ravitailler et reposer l'équipage. Le retour se passe bien et tout le monde est content de nous revoir, nous et notre précieux chargement.

Je fais encore quelques remplacements, je suis maintenant le spécialiste. Puis je suis désigné pour Haïphong, sur le "Francis Garnier" qui était avant, à Shangai, le chef de file des canonnières du Yang Tsé. Nous sommes le 31 décembre 1942 et nous reprenons le train pour traverser l'Indochine. Nous sommes la plupart du temps dans la baie d'Along où nous faisons la chasse aux trafiquants d'armes et d'opium. Le site est enchanteur et, pendant les 8 mois où je suis resté sur le "Francis" j'ai eu le temps d'admirer les rochers qui portent chacun un nom correspondant à leur forme.

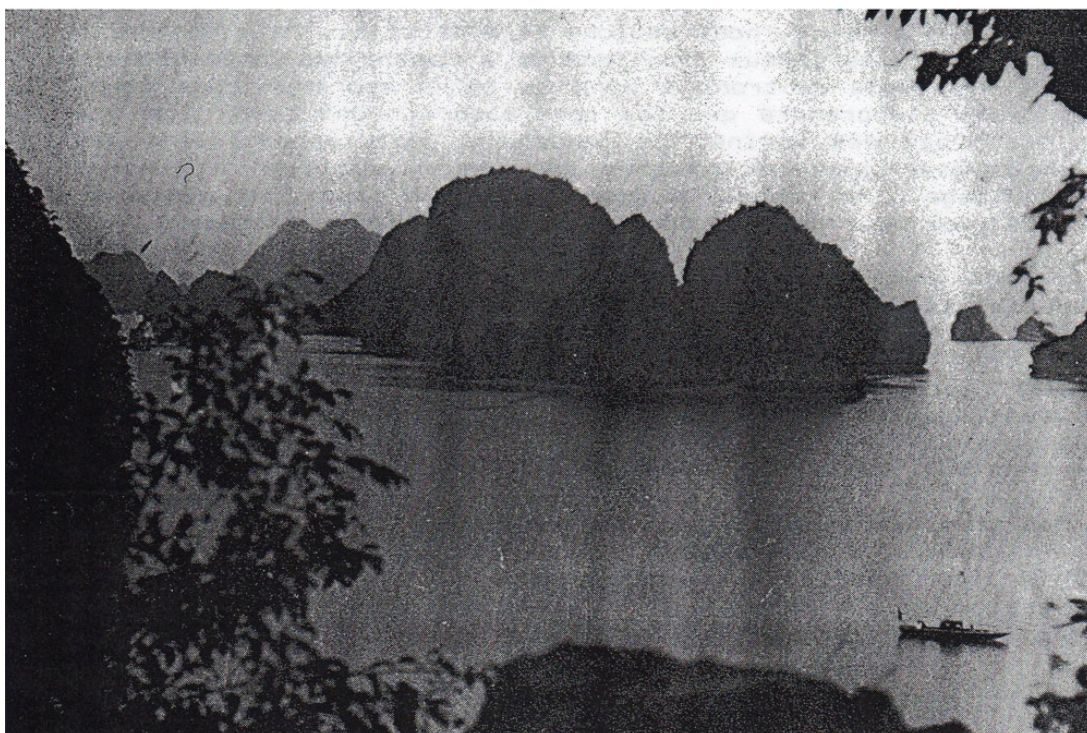
Mais les Américains stationnés en Chine accentuent leur pression et bombardent, soi-disant, les Japs. Les Français en redoivent les éclats.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



LE FRANCIS GARNIER MOUILLE EN BAIE D'ALONG

BAIE DE LA GROTTE (ILE DE LA SURPRISE)



AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Un jour, en arrivant dans la Baie d'Along, nous sommes pris à parti par une forteresse volante venue de Chine. Elle nous attaque mais nous la tenons à distance avec notre vieux 75 m/m qui tire en DCA et ses bombes ne nous atteignent pas. Elle fait semblant de se retirer et nous nous allons nous amarrer au Quai à côté d'un petit cargo.

Mais voilà que le bombardier réapparaît et nous recommençons la bagarre. Nous le tenons toujours à distance et ses bombes tombent à côté de nous.

Malheureusement, le cargo est atteint par les éclats d'une bombe tombée sur le quai et qui fauche les marins qui servaient une mitrailleuse. Nous sortons pour leur porter secours mais il n'y a pas de survivants et nous ne pouvons que les transporter dans les ambulances qui arrivent.

Le bombardier est enfin parti, sans doute à cours de bombes et avec nous ce fut un match nul.

Puis ce fut le départ du "Francis Garnier" pour Saïgon, ce qui posait pas mal de problèmes car il était prévu pour naviguer sur les fleuves et n'avait que 40 cm de tirant d'eau et, par dessus, une énorme superstructure. Il lui fallait donc une mer calme et un bateau accompagnateur en cas de mauvais temps. C'est ce qui se produisit et nous sommes arrivés juste à temps pour nous abriter dans la baie de Cam-Ranh.

Le beau temps revenu, nous repartons mais nous ne pouvions pas faire de vitesse. Les chaudières fonctionnaient au charbon et ce sont les chauffeurs qui commençaient à flancher. Ils tenaient 1/2 heure devant leurs deux chaudières, face à face, et on était souvent obligé de les aider à remonter sur le pont pour se reposer.

Arrivés à Saïgon, tout s'est calmé et la vie a repris son cours normal.

Quelques temps plus tard, nous partons en mission vers le Cambodge et le Laos par le delta du Mekong et des arroyos. Le Mékong était en crue et, à un moment donné, nous naviguions au-dessus d'une route dont seules les cimes des arbres dépassaient. Dans les arroyos, pour prendre certains virages, nous étions obligés de mettre le nez du bateau dans la vase et de faire marche arrière avec une machine. Nous étions encouragés par des nuées de singes qui sautaient d'arbre en arbre.

Je ne sais pas pourquoi la musique des équipages était à bord et jouait quand nous passions devant des villages, pour les calmer peut-être.

Notre mission terminée, nous revenons par des itinéraires plus faciles.

Le "Francis Garnier" est ensuite désarmé, ne pouvant pas courir les mers. Je suis retourné quelques temps à la caserne. Le 6 décembre 1943, je suis désigné pour le "Lamotte Picquet" qui est encore à Saïgon.

Comme le bateau ne quitte pas le quai, nous décidons prendre, avec un copain, un mois de vacances à Pnomh-Pen, ce qui nous est accordé.

Nous partons, à bord d'un bateau à roues, sur un bras du Mékong et le soir nous dormons dans des chaises longues sur la plage arrière. La traversée est agréable. Le lendemain, nous arrivons à Pnom-Penh, dans un hôtel au bord de l'eau, où nous sommes bien reçus : la nourriture est bonne et l'hôtel bien tenu. Nous visitons la ville, souvent en cyclo-pousse.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous faisons connaissance avec un policier, ancien marin, qui nous ouvre pas mal de portes. Nous voyons beaucoup de choses merveilleuses. Il nous obtient un rendez-vous pour visiter le Musée Royal du Cambodge qui se trouve dans le Palais Royal. Nous sommes reçus par l'oncle du roi : salutations, courbettes, et nous rentrons dans le musée après avoir enlevé nos chaussures. En effet, par terre, le carrelage est en argent ! Les richesses sont incroyables, des bouddhas sont en or massif, d'autres en jade, les sculptures sont en or et en argent. C'est vraiment la caverne d'Ali Baba. Dans les vitrines, se trouvent tous les cadeaux que le roi a reçus. J'ai repéré une montre ancienne en argent, offerte par un nommé CORDIER (mais ce n'était pas moi!). Accompagnés du policier et de son fils (qui est en ménage avec une princesse batarde, fille d'une ancienne danseuse du palais), nous visitons les extérieurs du chateau et nous allons voir l'écurie où se trouve l'éléphant blanc qui appartient au roi. C'est extrêmement rare d'en voir. Nous remercions le tonton pour sa gentillesse. Bientôt nos vacances se terminent et nous retournons sur le "Lamotte".

Le 31 janvier 1944, le "Lamotte" ne naviguant plus, la 1^{ère} compagnie de marche est formée. Le 1er mai 1944, le bateau est mis en réserve sur le Donnai, un petit cours d'eau, dans le village de Than Tuyha, à 2 ou 3 km de Saigon.

Je fais partie de la compagnie de marche et nous nous entraînons au combat sur terre et dans la brousse, dans une plantation d'hévéas. En cas d'attaque par les Japs, nous devons rejoindre l'armée à Ban Me Thuot, qui se situe assez loin de nous et, pour cela un vieil aviso colonial nous attend, prêt à appareiller.

Tous les mois avec mon copain Le poursot, nous accompagnons le commissaire pour aller prendre la solde à Saïgon. Nous partons en camionnette où nous mettons une malle et une bouée car nous traversons un bras du Mékong sur un bac. Nous arrivons à Saïgon dans le bureau du trésorier et surveillons le remplissage de la malle. Nous avons nos revolvers et nous ne quittons plus des yeux la précieuse marchandise.

Les formalités accomplies, nous repartons vers Than-Tuya où se trouve le « Lamotte », arrivés sur le bac, nous sortons la malle, nous y fixons la bouée, nous dégainons nos revolvers, prêts à tout. Le bac arrive à destination, nous remettons la malle dans la camionnette et en route. Nous n'avons jamais eu d'ennuis et la solde est toujours bien arrivée à destination.

Le 12 janvier 1945, nous entendons des bruits de bombardement du côté de Saigon et nous croyons à un débarquement américain. Mais nous déchantons bientôt quand nous sommes attaqués à notre tour par ces mêmes avions issus de porte-avions qui ont donné comme prétexte qu'ils avaient peur que les Japs nous prennent le "Lamotte" et ont réédité le coup de Mers El Kebir. Ce qui était naturellement faux puisque, tous les soirs, les hommes de service dormaient au poste de sabordage, prêts à couler le bateau si les Japs en avaient eu l'intention.

Nous étions même munis de bougies au cas où les Japs couperaient le courant. Le "Lamotte", qui était désarmé, n'était pas en état de riposter sérieusement et, après quelques salves de mitrailleuse pour l'honneur, le commandant a donné l'ordre d'évacuer le bateau. Lui-même, le dernier, se jeta à l'eau, les passerelles étant démolies.

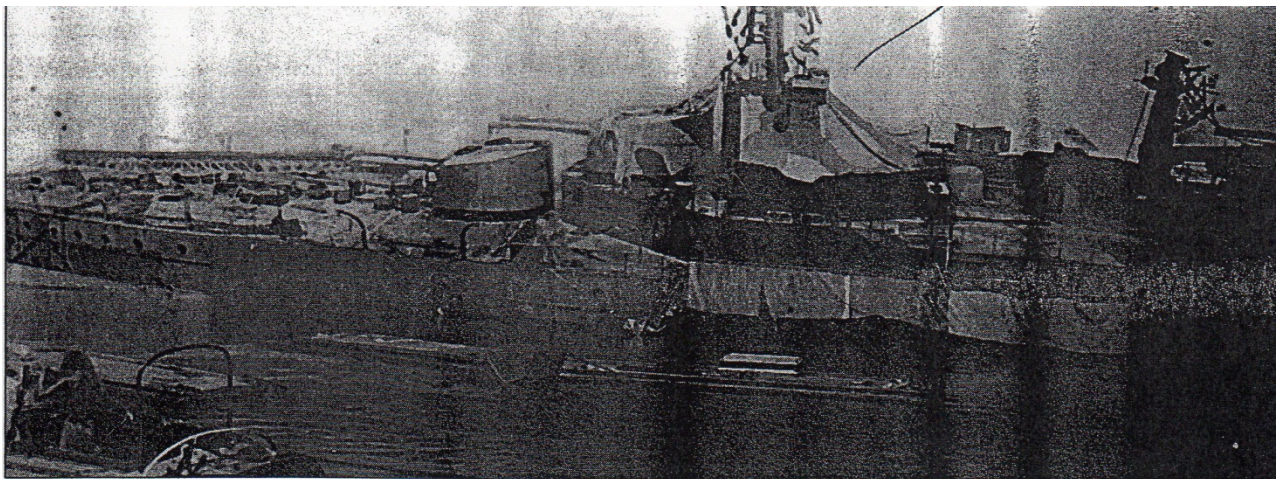
AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

L'attaque se renouvela plusieurs fois et le bateau commençait à pencher sérieusement à tribord. Nous étions à 50 m de là, à l'abri des hévéas. Il fallait se tenir derrière le tronc pour éviter les balles tirées de l'avant des avions et faire un tour en vitesse pour éviter les balles tirées de l'arrière. Nous n'avons pas eu plus de victimes que celles touchées sur le "Lamotte" au 1er passage des avions, c'est-à-dire un mort et plusieurs blessés graves.

Le "Lamotte" coulé, nous sommes transférés à la pyrotechnie à 500 m du bateau.

En passant par un hublot, j'ai réussi à atteindre mon armoire qui était juste à fleur d'eau à l'intérieur et j'ai pu récupérer quelques affaires personnelles.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



LE LAMOTTE-PICQUET COULE DANS UN ARROYO
PAR L'AVIATION AMERICAINE

CHAVIREMENT ET DESTRUCTION 12 JANVIER 1945



AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Adieu notre "Lamotte Picquet" qui, après 10 ans de course en Extrême-Orient, gardien des concessions françaises de Shanghaï et de l'Indochine française, avait été abattu par des traîtres.

Nous continuons notre entraînement de la Compagnie de Marche, jusqu'au 9 mars 1945, date à laquelle les Japs, en ' bons traîtres qu'ils sont, attaquent par surprise toutes les forces françaises, qui se défendent comme elles peuvent, jusqu'à l'épuisement des munitions. Un exemple : pour avoir la caserne de Thu Dau Mot, les Japs ont laissé 500 morts sur le carreau. Ils ont félicité le commandant et quelques officiers qui les attendaient puis... leur ont coupé la tête.

Vous ne regarderez plus jamais les Japonais de la même manière, après cette lecture. Les Japs ne nous attaquent pas le soir même. Nous sommes dans notre cabane sur pilotis avec les copains et nous sommes étonnés d'entendre les clairons sonner le rappel. Tout le monde rentre au bercail, c'est impératif. On nous met au courant de ce qui se passe et nous devons embarquer en tenue de brousse et armés du sacro-saint mousqueton avec 4 ou 5 chargeurs de 5 balles, sur le petit aviso, le "Tourane", qui était prévu à cet effet. C'est le départ, le bateau est plein à craquer. Mais le moral est bon et c'est le commencement de la grande aventure !

Nous naviguons sur des arroyos. Nous passons sous un pont et nous nous préparons pour la bagarre. Les Japs, en bons biffins, occupent les extrémités du pont mais, le temps qu'ils donnent l'alerte, nous sommes passés. Nous arrivons à notre première étape, à Tan Uyen, sur le Donnai, dans une caserne, un dépôt de l'armée.

C'est la pagaille la plus complète avec un colonel qui n'avait pas d'ordres car malheureusement les Japs avaient coupé les lignes téléphoniques. Nous devons alors improviser.

Les Japs arrivent avec leurs tanks et les habitants du village voisin viennent vers nous pour se mettre à l'abri ; mais ils encombrent la route et il risque d'y avoir un massacre.

Je suis le chef du 1er groupe et je suis en position sur le bord de la route, avec un fusil mitrailleur et son servent annamite. Les autres sont répartis sur la largeur de la route et le chef de la section est debout derrière un camion qui bouche la route. Contre les Japs, leurs chars et leur armement, l'issue ne fait aucun doute. Pourtant, on ne les voit pas arriver. Ils se méfient. Peut-être savent-t-ils que je suis là? (je rigole, bien sûr). Les villageois arrivent toujours.

L'heure est peut-être venue. J'ai une pensée pour toute la famille. Je fais une prière pour aller peut-être au Paradis. Je pense que je boirais bien une bonne bouteille de vin et j'attends. Je n'ai pas peur. On n'y peut rien. Je me demande même, parmi d'autres pensées, où la 1ère balle va me frapper.

Le temps passe et, miracle, un groupe de mitrailleuses lourdes vient nous remplacer et nous rejoignons notre compagnie avec quand-même un certain soulagement.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



LA CANNONIERE TOURANE



L'AMIRAL CHARNER

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous partons je ne sais où. En même temps que les réserves d'essence commencent à brûler, tout ce qui n'est pas transportable brûle.

Nous essayons de rester ensemble mais les camions de l'armée tombent en panne les uns après les autres et, finalement, nous sommes séparés. Je me retrouve en dernier, seul de mon groupe, assis sur le capot d'une chenillette qui, après quelques kilomètres, tombe aussi en panne et je n'ai que le temps de sauter sur l'arrière d'un camion où je retrouve quelques hommes de mon groupe.

Nous continuons vers notre destination, c'est-à-dire vers les plateaux Mois et Ban Me Thuot. Nous n'y arriverons jamais. Les quelques camions qui restaient sont sabotés sur le bord de la route et on nous annonce que toutes les routes sont aux mains des Japs.

En route, nous avons perdu le gros de l'armée et notre Compagnie de Marche, n'ayant pas de véhicule, est passé dans la brousse avec notre Commandant Moreau. Nous avons perdu de vue notre capitaine de Compagnie, maintenant Amiral en retraite, nommé Président d'Honneur de notre Association, "Les Oublies du bout du Monde".

Après quelques discussions, l'ordre de dispersion dans la brousse est donné. Nous nous mettons par petits groupes, de préférence de connaissances, et nous partons vers notre destin avec, pour toute arme, un fusil et quelques balles dont nous n'étions pas sûrs qu'elles pètent.

Le soir même, après un repas sommaire de riz enveloppé dans des feuilles de bananiers et cette journée forte en émotions, nous cherchons un coin pour dormir. A même le sol, nous étendons un peu d'herbe et je mets ma chemise à sécher sur une branche. Nous dormons profondément. Le matin, j'ai retrouvé ma chemise, à terre, dévorée par les termites ! Aussi, nous ne nous attardons pas longtemps, d'autant plus que les Japs vont certainement nous poursuivre.

Nous nous enfonçons dans la forêt. Il y a des défections certains sont mariés et veulent rejoindre leurs familles à Saïgon. Tant et si bien qu'un jour, je me retrouve seul.

En me guidant sur le soleil, je suis un chemin qui longe la route coloniale. Mon fusil est chargé et mes oreilles à l'écoute des bruits. Je n'ai que de l'eau ; aucune nourriture. De temps en temps, je me repose dans un recoin puis, vers la fin de l'après-midi, j'entends un bruissement de feuilles. Je suis en alerte maximum mais c'est tout simplement un copain du "Lamotte" qui, apparemment, est seul. Je l'appelle par son nom, il sursaute prêt à tout mais je me fais connaître et nous sommes contents d'être ensemble.

Nous ne pouvons pas marcher sur la route, les camions et les tanks japonais passant sans arrêt. Nous continuons par le sentier et nous faisons bien car, le soir, nous tombons sur le restant de la Compagnie, ceux qui étaient partis directement dans la brousse avec le Commandant Moreau. Nous lui faisons part des événements précédents, nous réintégrons le groupe et repartons du côté d'où nous venions, mais en s'enfonçant un peu plus dans la brousse.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Le soir même, nous nous arrêtons dans un village Moïs où nous sommes bien accueillis et pouvons acheter et faire cuire quelques poulets qui courent dans le bois et qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées au curare : ce qui ne nous empêche pas de les manger sans risque.

J'ai une plaie à la cheville causée par les sangsues qui pénètrent dans les chaussures par les oeillets de lacets. L'infirmier du groupe me donne un demi-cachet de Dagellan (ou Dagenan), le 1er antibiotique connu. Il me conseille de gratter légèrement le 1/2 cachet après avoir lavé la plaie qui est assez profonde. C'est ce que je fais avec l'eau du ruisseau et, quand elle est sèche, je gratte mon 1/2 cachet dessus. Cela à l'air de faire de l'effet. Au bout de quelques jours, ma plaie sèche et commence à se refermer. Peut de temps après, il n'y paraissait plus. Heureusement pour moi, car les hopitaux étaient loin de nous.

Les stocks de volailles sont vite épuisés et nous sommes encore obligés de nous séparer pour survivre. Nous partons donc, un groupe de mécaniciens, dont mes copains Hamon et Le Duff. Nous étions huit.

Pendant quelques temps nous trouvons du ravitaillement dont un soir, un petit cochon de lait cuit à la broche à la mode des Moïs et des bananes comme dessert.

Mais les Japs, qui nous recherchent, les menacent de représailles s'ils nous aident et nous sommes obligés de ne les approcher que le soir, quand les Japs sont rentrés dans leur caserne.

Un jour, nous apercevons un petit village et nous décidons d'y aller, sans arme, autrement les habitants se seraient sauvés. Nous laissons une partie des hommes au campement où la veille nous avons dîné d'une soupe de corbeau que j'avais réussi à tirer au vol, et quelques racines comestibles.

Nous allions arriver au but quand nous entendons du vacarme, des cris de Japs et les copains qui couraient vers nous en criant : "Les Japs, les japs,!" Mais, que faire, sans arme, contre un camion de Japonais ? Nous nous sauvons le plus vite possible en nous courbant dans les grandes herbes et en zigzaguant, es, les balles sifflent à nos oreilles, puis... plus rien.

Les Japs se sont arrêtés et nous nous retrouvons à 4 sur les 8 que nous étions. Les autres, je les ai revus plus tard, au camp de prisonniers. Un avait reçu une balle dans le bras : c'était mon copain de la malle et de la bouée pour la solde.

Nous continuons notre errance, espérant toujours rencontrer une formation armée, mais en vain. Un soir, nous voyons des feux allumés et entendons des gens parler. Nous nous approchons prudemment et nous tombons sur plusieurs buffles qui broutaient dans le pré et qui deviennent menaçants : malgré notre fatigue, nous grimpons sur une grosse branche d'arbre, mais les buffles n'étaient pas décidés à nous laisser tranquilles. Au bout de quelques temps, un homme est venu se soulager et nous l'appelons doucement pour ne pas l'effrayer. Il comprend et chasse les buffles. Nous lui demandons la permission de demander au chef de tribu l'asile pour la nuit. Il nous l'accorde gentiment.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Après un repas sommaire, nous avons été invités à boire de l'alcool de riz fermenté dans une jarre d'une dizaine de litres et qu'il faut boire avec une pipette en bambou suivant tout un cérémonial. C'est le chef du village qui commence à boire et qui passe ensuite la pipette aux invités. Finalement, nous avons passé une bonne soirée et dormi sur des nattes. Le matin, de bonne heure, nous les avons remerciés et sommes partis avec quelques paquets de riz cuit enveloppé dans des feuilles de bananier.



TYPES DE MOÏS DES HAUTS PLATEAUX QUI NOUS ONT BIEN AIDES

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Un jour, nous arrivons dans un village sur pilotis où un métis, instituteur qui avait un de ses parents natif de ce village, nous emmène tout de suite dans la forêt, pour que les Japs ne nous tombent pas dessus. Nous avons discuté de notre situation et il nous a proposé d'essayer de nous ravitailler.

Il nous a emmenés assez loin du village, au bord d'un ruisseau. Il y avait une espèce de litière attachée sur 4 arbres, avec pour toit de larges feuilles d'arbre coincées dans des baguettes de bois et qui, en se recouvrant, étaient étanches à la pluie. Le soir, nous dormions là. Nous l'avions garnie avec des herbes à éléphants bien sèches. J'avais pris le soin de garder une veste de cuir des conducteurs de char pour me couvrir la nuit, car dans la forêt, les nuits sont humides.

Malheureusement, nous n'avions pas grand chose à manger. Nous avons de l'argent mais en gros billets et les gens qui allaient au marché ne pouvaient pas s'en servir : ils auraient été dénoncés aux Japs. Il ne fallait pas dépenser notre petite monnaie d'un seul coup. Nous avons perdu pas mal de kilos et souvent, au début, je rêvais tout éveillé d'un plateau de beefsteack/frites qui disparaissait toujours au dernier moment.

Dans la journée, pour nous occuper nous cherchions du bois pour entretenir le feu qui, la nuit venue, tenait les bêtes éloignées car nous n'avions malheureusement plus d'armes sauf un couteau en argent à bout rond qui provenait de l'avisio qui nous avait emmenés au départ de Than Tuyha et qui avait été sabordé dans un arroyo où il s'était échoué, ne pouvant plus servir.

Un matin, notre camarade Boucher ne se lève pas. Il était mort dans la nuit, sans bruit. Il ne s'était jamais plaint, sinon de fatigue. Mais je pense qu'il était rempli de vers, probablement des ascaries. Nous l'avons enterré dans les environs de notre litière. Nous avons creusé un trou avec nos mains et notre couteau. Ce sont de tristes moments.

Plus tard, à Brest, son frère était venu me voir et m'avait demandé de lui décrire sa fin, ce que j'avais fait.

Nous restons à trois : Hamon, Le Duff et moi. Mes deux camarades commencent à flancher. Leur moral n'est pas au mieux, ni leur physique d'ailleurs.

Dans la brousse, un jour de vague à l'âme, mon regard se porta sur une petite branche d'arbuste qui traînait par terre et il me sembla la voir bouger légèrement, je me suis dit en rigolant, mon pauvre Raymond si tu commences à avoir des visions cela devient grave, mais plus je regardais, plus je la voyais se déplacer, cela fait un drôle d'effet, surtout dans notre situation, mais j'étais obligé de me rendre à l'évidence, la petite branche d'environ 20-25 cm de long avec quelques rameaux se déplaçait seule et au bout d'un long moment, elle disparu dans la nature.

J'ai gardé cela pour moi pour ne pas effrayer les copains.

Plus tard, je me suis documenté sur un livre spécialisé et cette chose existe vraiment, ce sont des sortes de vers qui se nourrissent de l'intérieur et qui s'y logent et font que la branche se déplace par leurs mouvements à l'intérieur de celle-ci.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous avons vu aussi des feuilles vertes, qui de végétal devenaient animal avec tous les attributs de ceux-ci. C'était curieux de voir une feuille marcher et grimper aux arbres avec ses 4 pattes issues des bords de la feuille et se diriger avec sa petite tête et 2 points qui lui servaient d'yeux (Mystère de la nature).

Un jour, un homme d'une autre tribu, passe à côté de nous, en suivant ruisseau, et il nous aperçoit. Il nous salue, nous aussi, et continue son chemin. Nous en parlons à notre ravitailleur pour qu'il n'ait pas d'ennuis. Il n'est pas rassuré et nous fait déménager plus loin dans la forêt, dans une petite cabane de bucherons sur pilotis.

La situation se dégrade. Hamon délire un peu la nuit. Il se lève, part dans la forêt et nous sommes obligés de l'attacher. Le Duff a des crises de dysenterie et nous envisageons de nous rendre. Encore faudrait-il bien tomber et ne pas nous faire trucher par ces sauvages.

Quelques jours plus tard, comme pour répondre à nos questions, un homme accompagné par quelqu'un du village, nous apporte un billet écrit au crayon, sur lequel on nous disait que toutes les résistances étaient terminées depuis le 1er avril 1945. Nous étions le 20 avril.

On nous disait de nous rendre à la 1ère plantation venue. Elles étaient toutes au courant et les Japs étaient d'accord. Le papier était signé du nom d'un capitaine qui parcourait la brousse pour rechercher les gens dans notre situation. Nous sommes un peu méfiants mais on ne peut plus reculer.

Nous nous rendons au village où nous sommes reçus en grande pompe, avec la jarre traditionnelle et des petits gateaux qui, malheureusement ne passaient pas, notre estomac étant probablement fermé. Nous les remercions chaleureusement et c'est le départ, accompagnés de tout le village jusqu'à l'orée de la forêt.

Une charrette attelée de 2 boeufs nous attend. Pour nous défendre éventuellement, ils nous ont donné plusieurs bambous de 1,50 m environ dont une extrémité est taillée en biseau, ce qui les rend tranchants comme des rasoirs.

La route se passe sans encombre et la plantation d'hévéas où nous allons n'est pas très loin. Nous y sommes reçus très gentiment par une dame et son mari. Nous allons prendre une douche puis nous rafraichir. Nous sommes invités à passer à table. Mais yeux se dilatent mais pas mon estomac. A part le pastis qui passe tout seul, et malgré mes efforts, la nourriture pourtant alléchante, ne descend pas. Mes camarades sont comme moi. Nous nous excusons et nous allons nous reposer en attendant le coiffeur.

Les Japs sont déjà passés pour nous surveiller et, après un repas liquide, nous passons une bonne nuit. Le lendemain, la journée se passe calmement. Mais la nuit, vers 2 heures du matin, deux soldats Japs se présentent et demandent qu'un d'entre nous les suive pour être interrogé. Comme mes copains sont mal en point, c'est moi qui hérite de la corvée et je pars en pleine nuit, à pied, entre 2 Japs armés, dans la campagne déserte.

J'avais réussi, malgré mon amaigrissement, à garder ma bague en or massif et, tout doucement, je la fais glisser dans le fond de ma poche. Des fois que ça les tenterait !

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Rien ne se passe et j'arrive devant un gradé, accompagné d'un interprète annamite qui ne parlait pas le japonais mais qui écrivait les signes des idéogrammes asiatiques. Le Japonais lui posait une question écrite, l'annamite me la posait oralement, en français et il transmettait ma réponse par écrit au Japonais.

Tout se passe correctement. Depuis 50 jours que j'étais dans la brousse, je n'avais plus de nouvelles et je ne savais pas ce qui se passait. Ce petit épisode s'est déroulé normalement. J'ai vu qu'ils respectaient la trêve. Ils ont même offert de me donner quelques conserves, que j'ai refusées poliment et nous nous sommes quittés après quelques salutations. Je suis reparti entre mes deux géôliers qui m'ont reconduit à bon port.

Le lendemain, un camion japonais est venu nous chercher et direction le camp de prisonniers de Thu dau Mot.

Voici un extrait du livre de l'Amiral Romé « Les oubliés du bout du monde » qui parle des hommes de la brousse qui arrivent au camp :

"Le second maître Hamon et deux hommes (Le Duff et Cordier) tous trois des colosses pourtant, étaient réduits à l'état de squelettes ambulants. Ils ont dû enterrer à Banat leur camarade Boucher, mort de faiblesse et de misère et ils ne survivront eux mêmes que par miracle.

En traversant les agglomérations, des jeunes femmes annamites nous lançaient des fruits et des pâtisseries et ça je ne l'oublie pas.

Nous sommes séparés. Hamon va à l'infirmerie. Le Duff n'est pas dans la même cage que moi. C'est une espèce de salle voutée avec des barreaux devant. On me trouve une paille et j'essaye de dormir et de me détendre.

Nous sommes une vingtaine dans ce local et ça manque d'aération. Le lendemain, on nous donne du café à travers les barreaux et un morceau de pain. De temps en temps, ils nous font faire de la gymnastique : c'est dur dans l'état de faiblesse où nous sommes.

Dans la journée, les cages sont ouvertes et je vais voir les copains du "Lamotte" qui sont à l'autre bout du bâtiment. On me donne des nouvelles : tous les bateaux qui sont restés se sont battus jusqu'au bout mais ont été écrasés par le nombre et le matériel des Japs. Ceux qui n'avaient pas été coulés se sont sabordés au dernier moment. Les rescapés se sont réfugiés dans la brousse, avec plus ou moins de bonheur. Ils étaient presque tous dans le nord du pays, vers le Tonkin. Puis il y a eu des massacres de civils et de militaires Un peu partout. Ces gens étaient vraiment des sauvages!

Je recommence à manger un petit peu, mais il n'y a pas grand chose dans la gamelle, à part du riz.

Un jour, on nous rassemble et on prend la direction de Saïgon, dans des vieux wagons, tassés comme des bêtes. On nous loge dans une caserne du 11ème R.I. Coloniale. Nous ne sommes plus dans des cages à barreaux et nous pouvons circuler librement dans la caserne jusqu'au couvre-feu. A part quelques corvées en-dedans et en-dehors, nous avons du temps libre.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Mais de moins en moins de nourriture : du riz, quelquefois 1/4 d'oeuf dur ou quelques miettes de viande.

Il y a tout un commerce de faiseur de café qui est très bon d'ailleurs et, quelquefois, j'arrive à acheter 1 merguez. Le plus dur à supporter c'est l'appel des gens qui rentrent des corvées extérieures. Il en manque toujours 1 ou 2. Ils nous font aligner sur plusieurs rangées et un Japs passe entre nous, le sabre levé. Il ne faudrait pas grande chose, avec leur faciès de brute, pour qu'une tête tombe, ce qu'ils ont fait dans d'autres circonstances.

Les manquants étaient presque toujours rattrapés et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. De toute façon, c'est difficile pour un Blanc de passer inaperçu dans un pays de jaunes.

Mes forces diminuent. Nous attrapons tous des diarrhées avec des pertes de sang et nous sommes obligés d'aller aux W.C. 30 à 40 fois par jour au plus fort des crises. Le docteur m'a affirmé que je n'avais pas d'amibes et m'a donné une potion (pas magique) qui m'a quand même soulagé un peu.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945



RAYMOND CORDIER

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Des bruits courent que les Japs sont aux abois. Certains de chez nous ont des postes à galène avec lesquels ils ont quelques nouvelles. Il y a des armes cachées un peu partout.

Puis, un jour, nous savons qu'une bombe d'un nouveau modèle est tombée sur le Japon mais nous ne connaissons pas la bombe atomique. Les Japonais commencent à devenir "verts" et, un peu plus tard, il y a une note de service qui précise que l'empereur du Japon a bien voulu faire cesser la guerre mondiale.

Quelques temps après, ils commencent à nous libérer mais sans nous réarmer tout de suite de peur que nous fassions des représailles et ce sont maintenant les Japs qui nous protègent du Viet-Minh qui veut profiter de la situation.

Ensuite nous sommes logés dans un ancien établissement scolaire et, comme je suis encore en traitement, je suis transféré à l'infirmerie où on essaye de nous remettre d'aplomb. Mon appétit revient vite. Ils nous donnent du beefsteack le matin au casse-croûte et, comme c'est mon copain qui s'occupe de ça, je me tape quelques beefs en plus en partageant avec mes copains de l'infirmerie.

La forme revient vite. On me fait un test sanguin et le médecin me félicite : j'ai autant de globules rouges après 7 ans de campagne qu'un jeune qui vient de France.

Et puis, avec l'aide des Bourkas (soldats d'élite indous), nous libérons Saïgon qui était occupée par les Viet-Minh et cela est fait manu militari (une anecdote à propos des Gourkas : quand ils tirent leur coutelas de son étui, avant de le remettre en place il faut qu'il y ait du sang dessus ; s'il n'y a personne à tuer, ils se font eux-mêmes une petite entaille).

Nous allons encore faire des corvées sous escorte Japonaise mais ils ne sont plus dans le coup et il nous faut les réveiller quand nous arrivons.

Pendant que j'étais à l'infirmerie, mon nom avait été mis sur les premières listes de rapatriement. Nous devons partir par avion, mais il y a contre ordre et nous devons attendre le croiseur "Suffren" qui doit nous ramener dans la Mère Patrie.

J'ai toujours des vêtements de brousse et je vais au marché acheter une valise et quelques bricoles. Sur le "Suffren", je trouve à acheter des vêtements de marin, car je n'ai plus rien, ni malle, ni vêtements, ni photos, ni souvenirs (sauf dans ma tête).

Avant de partir, j'avais été voir la maison de Humbert et Gisèle qui habitaient la banlieue et chez qui j'avais mis ma malle. Malheureusement, quand je suis arrivé il n'y avait plus de maison, tout avait été volé, les tuiles, les murs et même les carreaux du rez-de-chaussée.

C'est le départ, avec quand même un petit pincement au coeur. Et puis la vie reprend le dessus. Nous sommes les premiers rapatriés. Nous ne travaillons pas vu notre état de maigreur. Nous mangeons enfin normalement, une nourriture de français qui me fait rattraper les quelques kilos dont j'avais bien besoin.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Nous avons 21 jours de voyage et, tous les jours nous rajeunissons de 20 mn pour rattraper le décalage horaire.

Nous arrivons à Toulon avec une immense joie. C'est beau la France après plus de 7 ans d'absence et beaucoup de chance d'être encore là. Et vous aussi, mes descendants vous avez de la chance d'être là, car si je n'étais revenu, vous ne seriez pas VOUS.

Après, ce sont les permissions en Lorraine avec la joie de la famille. Puis Brest, le Petit Jardin, un bal pop où je rencontre Irène, l'escorteur Hova avec les escales à Monaco pour les cérémonies de la famille princière, comme le Jubilé du prince Albert, et d'autres pendant 3 ans de suite.

En 1948, c'est le mariage avec Irène, à Brest puis le retour à l'Ecole des mécaniciens pour le Brevet Supérieur. Ensuite, c'est l'embarquement sur le croiseur "Montcalm" et les voyages et exercices avec les marines alliées : l'Afrique du Nord, la Grèce, la Turquie, etc... La Tunisie à Sidi Abdallah, avec Irène et Jacqueline pendant 1 an.

Le 15 juin 1953, avec le Montcalm, nous assistons à Portsmouth au couronnement de la Reine d'Angleterre, Elisabeth II. 700 navires de guerre anglais étaient réunis pour fêter l'évènement plus 21 navires étrangers invités. En pleine guerre froide, nous étions placés entre le navire russe et l'américain.

Ce fut une belle fête le couple royal, sur son yacht, passa devant tous les navires pour les saluer. Le soir de grands feux d'artifice furent tirés à bord des 13 porte-avions qui étaient face à nous. Avec les reflets dans la mer, c'était une vraie féerie.

La Reine nous a fait cadeau d'une bouteille de whisky et d'une revue relatant la cérémonie.

Pendant que nous étions en Angleterre pour le couronnement de la Reine, nous avons pu voir, entre autres visites, le « Victory » qui était le navire de Nelson, l'Amiral en chef de la marine anglaise à la bataille de Trafalgar contre la marine française.

Ce bâtiment en bois était conservé dans un bassin de carénage dans l'arsenal de Portsmouth. L'emplacement où Nelson se trouvait quand il fut tué par un marin français, perché sur le nid de pie de son bateau, est marqué d'une plaque commémorative, où l'on évite soigneusement de marcher.

Les marins anglais qui gardaient le « Victory » ont été très fair-play avec nous et nous ont donné toutes les explications pour la visite du bateau, sans rancœur, c'est l'Histoire.

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

CORONATION REVIEW OF THE FLEET



BY
HER MAJESTY THE QUEEN
AT SPITHEAD ON MONDAY 15TH JUNE 1953

OFFICIAL SOUVENIR PROGRAMME PRICE 2/-

Published under the Authority of the Commander-in-Chief Portsmouth

AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Quelques temps plus tard, j'ai décidé de quitter la Marine. Je suis parti à Marseille pour travailler au funiculaire de Notre Dame de la Garde où je suis resté 10 ans. Comme l'entreprise commençait à péricliter, le Directeur m'a fait embaucher à la Parfumerie Lamotte, dont il était le PDG, comme chef de fabrication.



AVENTURES EN EXTREME-ORIENT 1938 - 1945

Plus tard, je suis parti à Bamako, au Mali, pour mettre en fonction un atelier de parfumerie. Une petite anecdote au sujet de ce voyage : je me suis rendu à l'aéroport de Marignane pour prendre l'avion à minuit ; j'étais seul dans l'aérogare et un peu avant l'heure on m'a appelé par haut-parleur : "*Le passager pour le Mali est prié de se présenter à l'embarquement.*" A l'époque, c'était un autobus qui emmenait les passagers jusqu'à l'avion. J'avais 4 personnes qui s'occupaient de moi. Je suis monté dans l'avion (un vieux coucou, un turbo-réacteur Tupolev) qui avait sûrement fait la campagne de Russie. Il n'y avait qu'une échelle en fer pour monter et j'ai failli buter dans une énorme poubelle qui était au milieu de l'entrée. Nous n'étions qu'une dizaine dans l'avion et j'étais le seul Blanc. A Bamako, j'ai été très bien reçu et logé dans un bon hôtel.

Le reste vous le connaissez.

Mémoires de, Chine et d'Indochine 1938 - 1945 commencées le 6 août 1998 à Pompey et terminées le 17 septembre 1998 à Brest.

A l'attention de mon épouse Irène, de mes enfants Jacqueline et Bernard et de mes petits-enfants, Michaël, Chloë et Guillaume.

Raymond CORDIER